

Tai Murray ou le violon caméléon

Avec la virtuose de Chicago, la musique de l'Amérique contemporaine rencontre la poésie française de Debussy. Interview.



Tai Murray: «La beauté des grands artistes, c'est de n'être comparables qu'à eux-mêmes.»

© Julia Wesely

Benjamin Ilchner

Publié le 24 janvier 2013

Temps de lecture estimé : 2 minutes

On ne présente plus Claude Debussy. Mais qu'en est-il de John Corigliano, John Cage, Elliott Carter? Les «trois C» de la musique contemporaine américaine n'ont pas moins mérité l'attention du public. Un avis défendu par la série Eclatsconcerts, qui n'hésite pas à programmer les quatre noms côte à côte. Le récital de samedi est confié aux mains virtuoses de Tai Murray. L'élégante violoniste de Chicago s'allie au pianiste Ashley Wass pour transformer le Musée d'art et d'histoire de Fribourg en une scène pleine de surprises.

Côté français, on entendra la «Sonate pour violon et piano» de Debussy, dernière œuvre majeure de son catalogue, et deux de ses poésies, «Clair de lune» et «La fille aux cheveux de lin». Côté Amérique, le contraste sera de mise entre Corigliano et Carter, les deux New-Yorkais que presque tout oppose.

Eclatsconcerts vous invite à faire un collage entre les musiques d'hier et d'aujourd'hui. Un pari osé?

Tai Murray: Je salue cet esprit d'aventure. De telles affiches contribuent à assurer à la musique instrumentale un avenir sur scène.

Connaissiez-vous déjà toutes les œuvres que vous allez jouer ou avez-vous profité de cette invitation pour élargir votre répertoire?

C'était un plaisir de donner forme à ce projet. Les sonates de Corigliano et de Debussy sont deux de mes œuvres préférées. Et j'ai toujours eu une grande admiration pour Cage, pour l'anticonformisme qui fait de lui un compositeur à part de sa génération. Je me réjouis aussi de présenter au public les «Quatre cantiques» d'Elliott Carter, pour qui j'ai eu la chance de jouer lors de la célébration de son 103e anniversaire. Ce sont des pièces à la fois très courtes et très représentatives de son écriture.

Originaire de Chicago, vous sentez-vous plus proche de la musique contemporaine américaine que de Debussy?

J'adore varier les plaisirs. Pour rendre justice aux œuvres que je joue, je dois être un vrai caméléon musical.

Vous avez étudié chez Yuval Yaron, lui-même étudiant du grand Jasha Heifetz. Ce dernier est-il votre «grand-père musical», peut-on parler de filiation?

Je n'ai jamais choisi consciemment de ressembler ou de me démarquer de grands artistes du passé. J'ai certainement été façonnée par mes professeurs et par la myriade de disques et de concerts que j'ai écoutés. Mais en fin de compte, c'est dans mon âme et dans corps à moi que je puise mes ressources.

Vous avez récemment enregistré chez Harmonia Mundi les six «Sonates pour violon seul» d'Eugène Ysaÿe, dédiées à Szigeti, Thibaud, Enesco, Kreisler, Crickboom et Quiroga. Chaque sonate tient compte des techniques spécifiques de son dédicataire. Vous qui jouez les six sonates devez cumuler toutes les capacités de ces virtuoses... C'est un sacré défi!

La beauté de chacun de ces artistes, c'est de n'être comparables qu'à eux-mêmes. J'aspire à leur faire honneur en cherchant cette capacité au fond de moi.